

LES ENFANTS DE MISHWAR



Un film de Alexandre Garacotche coécrit avec Marie Seurin

Réalisateur : Alexandre Garacotche

Auteurs : Alexandre Garacotche et Marie Seurin

Fiche technique : 52 minutes

Format de tournage : Vidéo

Langues : Français, Arabe, Anglais, sous-titré français (+Version anglaise)

Photos réalisées par Alexandre Garacotche, tournages et repérages 2017/2018

ALEXANDRE GARACOTCHE
REALISATEUR

52 rue Pierre Broussain
64240 Hasparren
06 16 850 837
alex@idoia.com

MARIE SEURIN
AUTEUR / JOURNALISTE

26 boulevard des Filles du Calvaire
75011 Paris
06 03 62 59 26
seurinmarie@hotmail.com

TABLE DES MATIÈRES

1. Résumé
2. Présentation projet
3. Personnages
4. Axes d'écriture
3. Note d'intention
6. Note de réalisation
7. CV des auteurs
8. Liens de visionnage

RÉSUMÉ

LES ENFANTS DE MISHWAR

Au Liban, le quotidien d'une petite ONG livre les réalités de l'après-Syrie. La vie dans les camps, les relations entre Syriens et Libanais. Et les enfants syriens. Pour eux, trois trentenaires cherchent des manteaux pour l'hiver, des bancs pour l'école et des nouvelles chansons aux airs d'innocence.

SYNOPSIS



Camp de Tell Abbas, nord du Liban, 5 kilomètres de la frontière syrienne.

Un souffle chaud se faufile entre les allées des tentes occupées par des Syriens. Cet après-midi-là, les enfants se préparent pour un événement particulier. Une fête est organisée par l'ONG Mishwar. Les enfants syriens vont prendre la route. Ils vont sortir du camp et retrouver d'autres jeunes. Palestiniens et libanais. Tous préparent l'événement depuis plus de quatre mois. Les filles ont mis de belles robes. Les garçons une chemise. Les enfants prennent place dans le minibus. Il n'empruntera pas la route principale pour rejoindre la fête. Trop risqué. Au Liban, les Syriens ne circulent pas librement.



Je monte avec les enfants à bord du van de l'ONG Mishwar. Il roule plusieurs dizaines de kilomètres à travers un paysage répétitif. Des champs, des nouvelles constructions, des tentes de l'ONU. L'après-guerre, l'après Syrie est là, sous mes yeux. Le Liban accueille près de 2 millions de réfugiés soit un tiers de sa population. Autant de camps pour les accueillir que d'ONG pour tenter de les aider. Le Liban accueille. Le Liban s'organise.

Le long de cette route de campagne, je vois ces femmes et ces hommes désarmés, ces enfants qui ne sont pas à l'école, ces gens tout droit sortis de leur pays en guerre. Le long de cette route vers le Nord, je vois ces réfugiés syriens qui louent un bout de terrain à des agriculteurs libanais, en échange de travaux sur leurs terres. Je me demande ce que je vois. Une manière de cohabiter? De survivre? De reconstruire? Je vois un nouveau marché assurant un minimum vital pour certains et créant de nouvelles opportunités pour d'autres. Les réponses ne sont pas encore délivrées mais les questions s'affinent.

Au lieu des 15 minutes par la route principale,

nous mettrons plus de deux heures pour récupérer le chemin de la fête. Avant que ne résonnent les premiers bruits de la fête, au fil des kilomètres, je repense à ces a priori que j'embarquais avec moi il y a un an. Toutes ces ONG présentes au Liban. Pour quoi faire de concret? Beaucoup de bruit pour rien. Je pensais. Beaucoup d'argent dépensé. Je pensais. Mon bagage était bien rempli.

La route défile et je retrace les rencontres. Tony, Aboodi, Patrick. Les piliers de l'ONG Mishwar m'ont embarqué avec eux dans leurs quêtes quotidiennes : retrouver l'innocence de ces enfants syriens, leur garantir un accès à l'éducation, les aider à construire un avenir.

...



...

TONY a créé la petite ONG Mishwar il y a moins d'un an.

Il n'a que 300 dollars par mois en poche mais il a des idées. Ce matin, il a pensé à Martin, artiste peintre de Beyrouth pour repeindre une cabane de l'un des camps syriens de Tell Aabbas. A terme, Tony souhaite la transformer en une salle de projection de films pour les enfants. Nous rencontrons le shawish. Pour tout projet sur un camp de réfugiés, il faut passer par le shawish. Ici, il est ouvert aux interventions extérieures, les règles ne sont pas trop strictes. Dans le camp juste en face, financé par l'Arabie saoudite, le responsable religieux, nommé ici le cheikh applique la Charria. Tony ne parvient pas à y engager des actions. Des camps comme celui-ci, le Liban en compte par centaines, ils accueillent des enfants ayant vécu sous Daesh durant presque deux ans. Beaucoup sont difficiles à cadrer, parfois violents et souvent atteints d'hypersensibilité. Mishwar tente de leur redonner une vie d'enfant.



ABOODI a appris à les cadrer, les amuser, les comprendre. Aboodi est le bras droit de Tony. Il est palestinien. Il a grandi lui aussi dans un camp au Liban et intervient plusieurs fois par semaine au sein de l'école Malaak dans l'un des camps de Tell Aabbas. Dans cette école non officielle du Liban, il donne des cours de chants aux enfants syriens. A la fois stricte et bienveillant, les enfants l'apprécient. Durant son cours, à l'extérieur de la classe, Tony attend dehors et explique à une membre d'une autre ONG le projet d'aménagement de la tente en salle de projection. Les actions de Mishwar sont toutes concentrées sur les enfants réfugiés syriens. Tony tend à englober des interventions ayant un volet médical, alimentaire, psychologique, social. Pour cela Mishwar travaille de manière ponctuelle avec d'autres structures. Mishwar se fait alors le relais ou développe des partenariats avec d'autres ONG plus importantes. Ici Tony réfléchit comment intégrer des interventions de psychologues durant l'un des programmes de Mishwar.

Après le cours, Aboodi et Tony croisent des propriétaires libanais. Depuis l'arrivée massive des réfugiés syriens, beaucoup louent leur terre sur lesquels les Syriens installent une tente fournie par l'ONU. La location s'élève en moyenne à 50 dollars par mois. Ce propriétaire libanais demande à Aboodi ce qu'il compte faire pour les enfants qui jouent sur le terrain d'à côté. Terrain qui leur appartient mais n'est pas loué ... Entre rires et gêne, Aboodi ironise, négocie et parvient à retourner la situation. Les enfants pourront continuer de s'amuser sans être inquiétés.

En quelques semaines, la cabane de Tony est devenue une salle de projection. Martin, l'artiste-peintre continue la décoration des murs mais dès ce soir, les enfants syriens découvrent le dessin animé Aladin. Ils n'arrivent pas à se concentrer plus de 30 minutes. Mais désormais, tous les vendredis, il y a une soirée cinéma dans ce camp de Tell Aabbas.

Le chant des cigales, le ciel bleu et les champs d'oliviers. Miniara, nord de Tripoli, le son d'une cornemuse envahit le village. Les habitants ne sont pas surpris de voir passer Tony, son instrument de musique à la main et son chien Moogly à ses pieds. L'Ecossais aux cheveux roux me fait découvrir son territoire. Face à la plaine du Akkar, il fait résonner sa cornemuse tandis que les Libanais secouent les arbres pour ramasser les olives.

Le fondateur de l'ONG Mishwar habite un petit appartement sur les hauteurs du village. Tony donne souvent des concerts à l'ambassade du Royaume-Uni, à Beyrouth. Un moyen pour lui de vivre convenablement au Liban et de financer une partie des actions de l'ONG. Tony est un taiseux. Il parle difficilement de lui mais se livrera de plus en plus au fil des tournages. Des études d'économie, des contrats auprès de grosses ONG à travers le monde et puis, la liberté et l'envie d'agir. Ici. Maintenant. Pas à distance. Pas dans dix ans, pas dans l'attente d'autorisations, de subventions, de nominations.

Ce jour-là, des voisins attendent Tony chez lui avec KHALED, un Syrien âgé de 14 ans. Ils l'ont vu sur le bord de la route et ont décidé de le présenter à Tony quand l'adolescent leur a demandé de le déposer à Tripoli pour travailler. La situation est complexe. Ce sont les parents de Khaled qui l'envoient travailler. Tony décide de partir à la rencontre du père de Khaled. Il ramène le jeune garçon. Il a pris un peu d'argent avec lui, l'équivalent d'une journée de travail pour Khaled. Tony ne sait pas quelle sera la réaction du père mais l'échange se passe bien. Ce dernier promet de réfléchir à une solution pour Khaled. Tony lui demande de ne pas l'autoriser à retourner travailler.



LES ÉCOLES DE MISHWAR

Au loin des mots français résonnent, repris en chœur par des enfants. Le soleil du matin tape sur les murs blancs et colorés de l'école Malaak. Aux côtés de Tony et Aboodi, PATRICK est le troisième intervenant de l'ONG Mishwar. Patrick est libanais, il vit et travaille 4 jours par semaine à Beyrouth. Le reste de la semaine, il rejoint l'ONG Mishwar avec Tony et Aboodi. A côté de son métier de graphiste, Patrick donne des cours de dessin et de français dans une école qui pourrait paraître normale. Mais l'école Malaak ne l'est pas. Les enfants syriens ne sont pas autorisés à aller à l'école officielle libanaise. Alors Mishwar a inventé. Une école de fortune. Une école improvisée mais avec des murs, des dessins, des leçons et des devoirs à faire. Une structure bien réelle et de jeunes professeurs, financés avec l'aide d'une grande famille libanaise et gérée par Mishwar et plusieurs autres ONG. Il y a plusieurs écoles « non officielles » au Liban. Elles sont subventionnées et gérées par des ONG ou des particuliers syriens ou libanais.



La fête de Mishwar aura lieu dans les locaux de l'école Malaak. Les préparatifs avancent. Et Tony a une idée. Patrick, Aboodi et lui délivreront un faux diplôme aux enfants lors de cette journée de célébrations. Patrick et Tony ont aussi un beau projet concernant Aboodi. Ils lui demandent s'il pourra porter un costume de Père Noël. Entre fierté et humour, Aboodi décline, c'est finalement Tony qui se déguisera.

Ce jour là, Mishwar met sur son chemin Mustafa Al Hajj, le directeur d'une autre école dite « informelle » au Liban. En Syrie, Mustafa était professeur de physique dans la banlieue de Damas lorsque la guerre a éclaté. Au Liban, il a tenté de monter une première école dans le Akkar. Il a versé des loyers à des propriétaires libanais mais n'a jamais pu accéder à l'entrepôt loué. Puis Mustafa s'est fait arrêter par la police libanaise. Il a dû expliquer que l'argent provenait d'un réseau de professeurs restés à Damas. Il a été relâché et a par la suite trouvé des locaux disponibles au sein d'une école libanaise.

Tony et son équipe savent le chemin de croix pour intégrer le cursus éducatif libanais. Ce parcours du combattant commence par l'apprentissage du français. Une langue inconnue pour les Syriens. Mais la première langue vivante apprise au Liban. Rien ne sera envisageable pour un enfant syrien sans qu'il passe un examen d'entrée. Pour s'y préparer il y a toutes ces écoles « informelles ». Celles gérées par les ONG. Dans des locaux réhabilités ou des écoles louées. Une fois les « vraies » cours terminés pour les Libanais, les Syriens occupent les salles de classe.

Les écoles libanaises déclarent un nombre supérieur d'élèves aux examens de passage*. De ce fait, elles reçoivent davantage de subventions de la part du gouvernement. Même si les enfants n'y étudient pas réellement et que très peu obtiennent l'examen. Elles contrôlent les enfants lors du passage de l'examen et ne prennent que les meilleurs. Les statistiques de réussite et les aides de l'État sont ainsi à la hausse.

Malgré la discussion avec le père du jeune Khaled il y a quelques jours, l'adolescent ne va toujours pas à l'école, il est reparti travailler dans la rue. Tony part s'entretenir avec le père de Khaled accompagné du cheikh du camp. Ce père de famille ne reçoit plus les aides alimentaires de l'ONU et il explique. Il doit payer son mazout. Il n'a pas le choix. Mais il promet à nouveau : il n'enverra plus son fils Khaled travailler. Tony s'en assurera et comme garantie, Tony a trouvé un petit emploi à Khaled. Le garçon aidera Mishwar tous les samedis contre un salaire donné à sa famille. Les hommes de la famille sont contents. Les femmes servent le thé. Le petit écran raconte ses histoires. Et l'on peut parler du monde.

*(*Les équivalents français au Liban des examens de passage entre les classes CP et CE1, CM2 à la Sixième et entre la Troisième et la Seconde).*



LES DESTINS DE MISHWAR

Ce soir, Tony passe saluer Abdorazaq et son frère Ahmad.

Des réfugiés syriens, trentenaires, qui sont devenus des amis pour Tony. Ce soir, pas de mission particulière. Tony est là, c'est tout. Ahmad a déserté l'armée syrienne, il a été capturé et battu puis s'est échappé. Il a réussi à passer la frontière et rejoindre son frère Abdorazaq ici, au Liban. Là-bas à Holmes, Ahmad étudiait, en deuxième année de droit. Pour Abdorazaq, sa femme et ses deux enfants la vie aurait pu changer l'an dernier. Ils avaient obtenu un visa pour l'Italie avec l'aide de l'ONU. La valise était prête. Tony avait donnée la sienne. Mais la grand-mère était gravement malade et Abdorazaq a demandé un délai le temps de l'opération. Trop tard. Aujourd'hui, les chances de partir ont disparu même si Abdorazaq y croît encore. La valise attend dans un coin de la tente.

L'avenir est incertain pour Abdorazaq, ses enfants et neveux et nièces. Un autre de ces frères est resté en Syrie, dans la région d'Idlib. Ils parviennent à communiquer lorsque celui-ci a accès à l'électricité et à Internet. Il lui raconte son village. «Un no-man lands entouré par des milices et par l'armée.» L'accès à la nourriture, l'eau et électricité est difficile mais le village tient debout grâce à ses habitants, en majorité des fermiers, qui y maintiennent une forme de sécurité. Abdorazaq pense à son frère. Oui il repartirait en Syrie si la paix revenait.

Mais aujourd'hui c'est aujourd'hui. Les enfants vont à l'école. Leurs parents sont à leur côté. Et Tony est là. Pour parler du quotidien, regarder des vidéos drôles sur Internet. Rire. Et Abdorazaq vit au jour le jour.

Ce midi, Patrick déjeune chez Omar, Shafaq et leurs quatre enfants. Pendant la guerre en Syrie, le village de la famille a été bombardé. Omar a porté ses enfants et ceux de son frère hors de sa maison juste avant qu'elle ne s'écroule. Shymaa, la plus grande des deux filles, se pend aux bras de Patrick. Elle tourne dans les airs. Elle rit. Pourtant un éclat de balle proche de son cœur menace à tout moment sa vie. Demain, après s'être plainte de douleurs, Patrick l'emmènera à l'hôpital. Il suit leurs dossiers de près. La situation de la petite Shymaa pourrait nécessiter une intervention chirurgicale risquée. Des discussions sont en cours. Un passeport potentiel pour l'Europe ?



Certains vivent un éternel exil. D'autres reviendront au pays. La famille Alpaki, originaire d'Alep, est de passage pour rendre visite à leurs cousins installés au Liban depuis plusieurs années. Ce couple et leurs trois enfants habitent dans un quartier de Alep ouest resté sous le contrôle du gouvernement. Elle s'est retrouvée au milieu des affrontements entre l'armée et les forces rebelles. Le père de famille, un agriculteur producteur de sirop de rose, ne veut pas quitter son pays. Il repart avec femme et enfants, confiants, souhaitant voir un jour leur famille réunie au complet.

...

Un moteur vrombissant. Une radio hurlante. Des rires.

Mon crâne se décolle de la vitre du van. La fête n'est plus très loin. Après deux heures de trajet, nous arrivons à l'école Malaak, lieu où Mishwar a organisé les animations. Je descends. Il y a ces enfants, ces sourires. L'une après l'autre, les familles prennent place. Voilà le père de Khaled qui arrive. Le garçon commence fièrement son premier jour de travail. Et voici, le moment attendu. Patrick prend le micro, Aboodi chante avec les enfants, Tony veille.

Assis sur ces chaises, Syriens, Palestiniens et Libanais se côtoient. Mishwar lie ceux que la guerre a séparé. Comme si la nature reprenait ses droits. Comme si ce tout cohérent était naturel. Mais il aura fallu des mois d'organisation à Mishwar pour cette journée. Un rassemblement qui semble ordinaire mais qui ne l'est en rien. Mishwar : ce vecteur de lien social. Il m'aura fallu toute une année pour m'en rendre compte.



La fête passée, c'est l'heure des comptes. Tout se règle au jour le jour, dans de petites enveloppes. Tel est le fonctionnement d'une ONG à taille humaine. La Friedrich Naumann Foundation a soutenu Mishwar dans l'organisation de cette journée. Deux membres de l'organisation allemande sont sur place et distribuent les chèques. Un test. Une première collaboration. Pas la dernière. Après ce premier bilan, le directeur de l'ONG s'engage à verser une enveloppe de 40 000 euros à Tony pour accompagner ses actions.

L'ONG Mishwar grandit. Et avec elle, les enfants.

Tony, Patrick et Aboodi sont les électrons libres qui en dessinent les contours. En perpétuel mouvement. Tony, Patrick, Aboodi sont ce lien. Entre la Palestine, la Syrie, le Liban. Entre les enfants syriens et leurs parents. Entre l'après-guerre et l'avenir.



PERSONNAGES

TONY, Ecossais

Tony est écossais. Il a créé l'ONG Mishwar au Liban. Pour financer ses actions et son deux-pièces sur les hauteurs du village de Miniara, il donne des concerts de cornemuse à l'Ambassade du Royaume-Uni à Beyrouth.

Tony a une quête : aider les enfants syriens à se construire un avenir. Pour lui, un seul mot d'ordre : l'action. Tony ne s'embarrasse pas des conventions, des délais, des ONG connues et reconnues et des autorisations. Tony est sur place. Les mains dans le cambouis et la tête dans Mishwar.

Tony est le personnage principal du film. Il parle peu. Il agit. Il va s'ouvrir, se dévoiler de plus en plus au fil des tournages. Au départ distant et concentré sur ses actions, il se confie ensuite davantage à la caméra.

Tony est provocateur dans les idées, il a un esprit de contradictions et peut être déstabilisant lors de discussions de groupes. Pourtant, il cache une sensibilité évidente. Il lit beaucoup de grands philosophes et se pose énormément de questions sur le monde même s'il montre des idées très arrêtées en société sur nombre de sujets politiques. Notamment sur les ONG. Il a une manière de les «tester» : "Si l'argent dépensé dans un projet n'équivaut pas à ce que tu as concrètement apporté aux personnes dans le besoin, alors mieux vaut directement leur donner l'argent de ton budget."

Tony est très discret sur son passé et sa famille. Il a travaillé dans de nombreuses ONG et a étudié l'économie. En Ecosse, sa famille possède un manoir. Il a deux grandes sœurs. Il n'a pas de petite amie fixe mais j'ai eu l'occasion de croiser une fille avec qui il avait entretenue une relation.

Je filme Tony comme un héros de 2019.

Un Jésus aux boucles rousses jouant de la cornemuse.

« Qu'est-ce qu'on peut faire pour cet enfant? Je suis inquiet. La situation est compliquée pour les parents, dans ce camp, ces Syriens ne reçoivent plus l'aide alimentaire depuis plusieurs semaines. Ils l'envoient travailler dans les rues pour payer le mazout. »

TONY



ABOODI, Palestinien

Aboodi s'agite, parle avec les mains. Vite et fort. Mais jamais de lui.

Il n'aime pas être filmé lorsqu'il est un peu dur avec les enfants mais adore être pris en photo avec une belle lumière. Aboodi est fier.

Il suit des études en architecture mais n'aura jamais le droit de travailler au Liban en tant que réfugié palestinien. Il aimerait un jour quitter le camp palestinien où il réside et partir visiter le monde mais il est extrêmement attaché à sa famille. Il a deux frères et cinq soeurs. Son plus grand frère Milad est très engagé politiquement (gauche communiste) et l'opprime parfois en voulant lui imposer ses points de vue.

Aboodi est très attentif à ce que pense Tony, ce dernier a été le premier à qui Aboodi a confié son homosexualité.

« Palestiniens, Syriens, Libanais, nous sommes tous Arabes ! » »

ABOODI

PATRICK, Libanais

Patrick a une vision du monde différente de celle de Tony. Contrairement à Aboodi qui pourrait paraître davantage influençable. Pour Patrick, le pouvoir est source de mal. Il tente de comprendre « pourquoi les hommes ne peuvent vivre sans se faire du mal ».

Lors d'un week-end dans le Akkar, il est venu à la rencontre d'une école informelle comme celle de Malaak où Mishwar intervient; et selon ses mots, "est tombé amoureux de ces enfants". Il a décidé de donner la moitié de son temps à l'ONG Mishwar.

Patrick accepte la caméra et se confie. Au fur et à mesure des tournages, il a tissé des liens forts avec une famille syrienne. La famille de Shymaa, une petite fille dont le cœur est menacé par un impact de balle. Les autres membres de de l'ONG Mishwar surveille cette relation, afin de veiller à ce que Patrick garde le recul nécessaire à ses missions.

Patrick développe un film d'animation sur plusieurs épisodes. Le récit et les dessins de son projet sont le reflet de sa vie avec les enfants de Mishwar, plus particulièrement avec la petite Shymaa mais aussi de sa propre expérience de la guerre au Liban. Patrick a dû fuir son pays avec ses parents pendant la guerre. Il a alors connu Paris où, dit-il, il a découvert pour la première fois « des façades d'immeubles sans impacts de balles ». De retour, Patrick a fait les Beaux-Arts à Halba, au Liban, puis a été embauché dans un studio à Kiev, en Ukraine. Il a ensuite été sélectionné dans le prestigieux studio d'animation Meditation with a pencil, à Seoul. Il travaille aujourd'hui dans une agence de graphisme à Beyrouth.



« Je veux comprendre comment la psychologie d'un enfant change pendant une guerre »

PATRICK

AXES D'ÉCRITURE

Nous écrivons à deux mains avec Marie. Elle est journaliste et auteur. Depuis le début du projet, je lui raconte tout de mes voyages et réflexions. Elle m'a accompagné dans la recherche de mon sujet, de mes personnages et dans l'écriture du film.

Nous dessinons ces axes d'écriture ensemble. Marie va partir avec moi au Liban cet hiver 2019 pour finaliser les écritures des vies de Tony, Patrick, Aboodi et des enfants de Mishwar.

Nous souhaitons approfondir l'intime des trois protagonistes. Parvenir à écrire la quête dans la quête. Saisir encore davantage ce qui anime ces trentenaires dans leur chair. Ce qui les pousse à sauver ces enfants dont on a volé l'innocence.

Dire la guerre de Patrick.

Dire l'homosexualité d'Aboodi.

Dire les silences de Tony.

Les échanges de mails quotidiens avec Tony et réguliers avec Patrick et Aboodi ne cessent de renforcer nos relations.

Nous écrivons la suite de la vie du jeune Khaled, la santé de la petite Shymaa, l'avenir des enfants d'Abdorazaq et ces autres destins que je filmerai bientôt.

Nous allons consacrer les prochains voyages à la scolarité des enfants syriens au Liban. Plus précisément au fonctionnement de ces écoles « informelles » gérées par des ONG (dont Mishwar). Nous allons également suivre le retour de familles en Syrie (accompagnées par Mishwar).

Nous croyons.

En nos personnages, en nous et en l'innocence des enfants.



NOTE D'INTENTION

2015. Vie paisible, horaires carrés.

Je suis professeur en audiovisuel dans une école d'art au Pays basque. Les rouages du cadran tournent. Mécaniquement.

Puis ma fille.

Elle bouscule, elle questionne. Elle veut comprendre. *Et après la guerre? Et les enfants syriens? Qui sont-ils? Que deviennent-ils? Où vont-ils? A quoi servent les grandes ONG de loin? Les petites sur place?*

Dans sa classe au lycée : un ami. Christian. Il est libanais. Il lui raconte son pays qui change, les camps de réfugiés, les Syriens qui débarquent.

Elle veut voir. Elle veut comprendre.

Moi aussi.

2016. Nous partons.

Ma fille a rendez-vous avec son ami.

Moi j'ai rendez-vous avec une ville.

Je fouille Tripoli. Ses artères, ses camps, ses réfugiés. Je rencontre. Mes contacts sur place près de la frontière syrienne. Je vois une ville à l'image de son pays. Le Liban. Maintes fois affaibli mais fort. Criblé de balles mais debout. Un pays dans lequel les chiffres se bousculent. 18 religions, 104 ONG, près de 2 millions de réfugiés. Soit un tiers de sa population. J'y trouve l'ONG Mishwar. Avec elle, les avis tranchés et a priori s'étiolent. Et des réponses s'esquissent.

2017. Les rouages du cadran ne tournent plus.

Je démissionne. Je ne suis plus professeur. Je repasse derrière la caméra.

Le métier d'avant. La vie d'après.

Je retourne à Tripoli. Plusieurs voyages dans l'année.

Je ne lâche plus l'ONG Mishwar. Je l'observe dans un coin. Longuement.

Je les filme, elle et son fondateur : Tony.

2018. A travers le quotidien de cette ONG : les enfants syriens.

Qui sont-ils? Ils sont Khaled, Amin, Shymaa. L'équipe de Mishwar joue, parle, lutte tous les jours avec eux. Où vont-ils? Beaucoup arrivent au Liban, au nord de Tripoli après avoir fui la Syrie. Ils résident ici. Dans l'un de ces camps, dans l'une de ces tentes fournies par l'ONU. Et les ONG? Il y a les connues, les reconnues. Et puis il y a Mishwar. L'ONG système D. Avec son micro budget, sa petite équipe, sa présence. Dans les camps de réfugiés tous les jours, auprès des enfants. Que deviennent-ils, ces enfants syriens? Ils survivent. Moi je les filme. Quatre voyages, d'autres à venir.

Nos questions trouvent leurs réponses. Mon film trouve sa voie.

Il dira : Les Enfants de Mishwar. Ce qu'il reste de leur innocence après une guerre destructrice.

Il dira : le combat. Pour retrouver le chemin de l'école.

Il dira : l'avenir. Synonyme de retour au pays ou d'exil infini.

Pour le dire, je suivrai les pas de Tony, Aboodi, Patrick. Les trois piliers de l'ONG Mishwar.

NOTE DE RÉALISATION

Voix off et regards caméra

La voix off et le choix d'un commentaire à la première personne du singulier permet de parler de mon point de départ. Mes interrogations, puis de ma transformation, ma libération. Un voyage initiatique, partant d'une réflexion intime qui me porte tout au long des tournages. Le "Je" permet une vision et un questionnement sur l'actualité : la guerre en Syrie, les ONG, sur la réalité, la fiction, sur les émotions. Ici, pas d'informations, pas de mises en scène. Juste un témoignage des humains après une guerre. Un constat de l'enfant à qui l'on retire son innocence. Je suis présent par la voix off et les regards caméra. De sorte qu'un point de vue subjectif s'ancre dès les premières séquences. Le spectateur connaît l'existence de ce personnage-voix off. Il vit les rencontres intimes, les émotions à mes côtés.

De la non intrusion

L'arrivée de caméras dans les camps n'est pas rare. Mais je ne voulais pas que le lieu devienne mon « terrain de chasse ». J'ai laissé la caméra dans mon sac jusqu'à me sentir toléré, accepté, parfois accueilli. Je filme caméra à la main, une petite caméra sans accessoire. Un bon micro (Scoeps) fixé dessus et un autre (DPA) que je peux laisser à distance lorsque j'en ai besoin. Je ne veux pas filmer à hauteur d'homme, trouvant le procédé intrusif, je travaille avec un multifinder qui me reflète l'image vers le haut. Ainsi, je positionne ma caméra au niveau de mon ventre et je vise en regardant vers le bas. Les gens se sentent moins visés. Une fois ma caméra sortie, je l'arrête rarement. Je dispose ainsi de long rushes même s'ils me sont parfois inutiles.

Comme un portrait photographique

Les enfants sont très imprévisibles. En groupe, ils jouent avec l'objectif. Seuls, ils sont pudiques. Les femmes, elles, déclarent ne pas aimer être filmées mais elles semblent très curieuses. Certaines s'arrangent pour se trouver devant l'objectif. Ne pas être filmé est la règle, la tradition. Mais en dialoguant, elles semblent tout aussi volontaires que les hommes. Il m'est arrivé qu'une femme me demande de venir la filmer à l'abri des regards. En posant, comme pour un portrait photographique. Ainsi, parfois, des plans s'apparentent à un tableau. Ils viennent casser le rythme soutenu du film et stabilise une image d'habitude vivante, liée au choix de la caméra à l'épaule.

Seul pour disparaître

Lors de mon premier voyage, un ingénieur son m'accompagnait. Mais la présence de deux personnes est parfois handicapante. Je préfère filmer seul. Les gens m'oublient après les premières minutes de curiosité.

Lors de ma première visite dans un camp de Tell Aabbas, j'étais désarçonné. J'ai donné ma caméra à un enfant qui me l'a demandée. Il est parti faire le tour du camp pendant une dizaine de minutes alors que je buvais le thé. Je ne me suis jamais inquiété. Cet enfant est Khaled, celui que Tony essaiera de sortir de la rue, six mois plus tard.



ALEXANDRE GARACOTCHE
REALISATEUR

52 rue Pierre Broussain
64240 Hasparren
06 16 850 837
alex@idoia.com

42 ans, marié, 2 enfants

FORMATION :

- Bachelors (licence européenne) Arts Numériques Thames Valley University Londres 2003;
- Master II Arts et Sciences Ecole de l'image de Poitiers / Université Poitiers 2011.
- ingénieur son : techniques de prise de son, mixage et production audio et musicale : Studios Amanita (Anglet) ;
- chef opérateur / directeur de la photographie TV et cinéma : Ecole Louis Lumière Paris ;
- scénariste pour TV et cinéma / écriture de la nouvelle : Masterclasses J. Truby (USA).

EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE :

- Professeur audiovisuel école d'art (Ecole d'art Bayonne 2005-2016);
- Opérateur AV sur différents projets.
- Enseignant universitaire (LMU Londres 2003-2005)
- Graphiste édition pour Hello! Magazine (Londres 2000-2005) ;

FILMOGRAPHIE :

- 2011 : Le dernier jour de mon ami Vinz (fiction 15 min autoproduction)
- 2011 : TWE Crew (documentaire 27min autoproduction) un « crew » d'artiste-graffeurs avec Itvan Kebadian
- 2012 : TWE (fiction 42 min GREC/CNC) image avec Claire Mathon réalisé by Itvan Kebadian
- 2013 : Ulica (documentaire) enquête /repérage avec Itvan Kebadian production Epuar
- 2013 : H (clip musical 9 min)
- 2014 : Big Bad Man (fiction 45 min autoproduction)
- 2015 : Homing image avec Isabelle Ingold réalisé par Vivianne Perelmuter
- 2016 : Ritmoa (fiction 6 min) séquence du long métrage Euskal Harriaren ABDak, un ABC of Death revisité par des réalisateurs basques.

MARIE SEURIN

AUTEUR / JOURNALISTE

26 boulevard des Filles du Calvaire
75011 Paris
06 03 62 59 26
seurinmarie@hotmail.com

Carte de presse numéro 115 316

EXPERIENCE PROFESSIONNELLE :

- AUTEUR, Conservatoire Européen d'écriture Audiovisuelle (CEEA), Paris : Promo 2018-2020
- JOURNALISTE freelance, Paris-Biarritz
- JOURNALISTE Journal « Sud Ouest » Biarritz, 2012-2015
- JOURNALISTE, « La Dépêche du Midi » Toulouse, 2010-2012
- REDACTRICE « Petit Futé » «Gault et Millau » «Sud Ouest Gourmand » « restopaysbasque.fr »
- ATTACHÉE SERVICE PRESSE, Ambassade de France à Fidji, 2009
- JOURNALISTE STAGIAIRE, Agence France Presse (AFP) Canada, « Le Soleil » Sénégal, « La Provence » Istres, France Télévisions Paris, 2009

EDUCATION :

- 2015 FORMATION PROFESSIONNELLE Ecole d'Art ACBA, Bayonne : Formation audiovisuelle, Web design et PAO
- 2009 MASTER 2 Journalisme juridique, Université Droit Aix-Marseille III/EJT Toulouse
- 2007 PRÉPA Ecole Nationale de la Magistrature Université Droit Bordeaux II
- 2006 DROIT COMPARÉ, University of Western Australia Perth, Australie
- 2005 MASTER 1 Droit privé, sciences criminelles et justice Université Aix-Marseille III
- 2001 BACCALAURÉAT Littéraire et Arts plastiques (mention), Lycée D.-Villard, Gap

ECRITURE :

- Ecriture scénarios au Conservatoire Européen d'écriture Audiovisuelle (CEEA)
- Résidence d'écriture, Méditalents, novembre 2017
- Ecriture, tournage documentaire 'Les Miettes' sur le poids de l'héritage familial en politique
- Ecriture, tournage, montage films institutionnels, Pays basque

LIENS

Tony et Khaled dans la voiture

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-4.html>

Soirée cinéma

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-5.html>

Abdorazaq

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-6.html>

L'école informelle Malaak

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-7.html>

La famille d'Omar : la petite Shymaa

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-8.html>

Patrick et son projet de film d'animation

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-9.html>

La fête

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-10.html>

Tony et la tente futur salle de projection

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-1.html>

L'atelier chant d'Aboodi et Mohamed

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-2.html>

Les Palestiniens

<http://www.idoia.com/tripoli/videos/extrait-3.html>